

Cette anomalie, ou plutôt cette faute, ne s'explique pas.

Vous figurez-vous les inscriptions suivantes sur des monuments : " de Turenne ", " de Condé ", " de Villars " ?

Je demande la suppression du " de " pour Salaberry.

*J. de Puyalou*

### FAUCHER DE SAINT - MAURICE ET SA PERDRIX

—Monsieur, cela se fait à deux ! me répondit-il, en tordant avec violence l'inimitable impériale qui orne son menton.

Et il sortit de la salle du club, qu'il appela le carré des officiers et où, quelques verres de cognac et mon insupportable caractère aidant, je m'étais pris de querelle avec lui.

A cette époque, il y a, hélas ! bien longtemps de cela, je le connaissais à peine, et le souvenir de notre sottise altercation s'effaça bien vite de mon esprit. J'étais alors ce que je suis resté, d'ailleurs, avec une persistance digne d'éloges, le moins fortuné des explorateurs.

J'avais adressé au gouvernement une requête dans laquelle je demandais un travail dont je ne me rappelle plus la nature.

Bien des jours déjà s'étaient écoulés depuis que j'avais déposé cette demande au ministère, et rien n'était venu. J'allais enregistrer, avec ma philosophie ordinaire, ce nouvel insuccès, lorsqu'à ma profonde stupéfaction on m'annonça que ma requête avait été accueillie avec faveur, et je reçus l'ordre de me disposer à partir.

Mes préparatifs ne furent pas longs ; un canot est toujours très vite armé, et, quelques heures avant mon départ, je me présentai chez le ministre afin de prendre ses dernières instructions et lui offrir l'expression de mes remerciements.

Il me reçut avec la plus parfaite courtoisie mais repoussa toutes les manifestations de ma gratitude.

—J'étais, dans le principe, fort opposé au voyage que vous allez entreprendre, me dit-il, c'est l'un de vos amis, le député de Bellechasse, qui a su me convaincre de l'utilité de cette exploration et de la réalité de vos aptitudes.

Faucher s'était vengé : c'est sa manière.

Depuis, je lui ai voué une amitié qui n'a fait que s'accroître à mesure que je découvrais en lui, sous l'amas confus et quelquefois très étonnant de ses attitudes trop empreintes de majesté, une qualité nouvelle, une corde toujours vibrante, celle du cœur.

A une époque où le beau et le bien n'existent plus que sous des formes atténuées, Faucher est resté l'amant du bien sans compromis et du beau sans mélange.

Son imagination, — la plus exhubérante et la plus adhésive des imaginations que je connaisse, — lui permet de s'assimiler la plus belle action, d'en faire son bien propre et d'y puiser le bonheur de sa vie ! Qui donc serait assez cruel pour lui en faire un crime ?

Il est né un peu au-dessus du sol que nous foulons aux pieds et il s'est toujours maintenu dans cette région intermédiaire entre la terre et le ciel. A cette hauteur, les vulgarités de ce monde ne se voient plus ainsi que nous les voyons. De là cette étrangeté que j'aime comme un attrait de plus et que tant d'autres apprécient avec une inintelligente sévérité.

Mais je n'ai pas l'intention d'écrire une biographie de cet inaltérable ami des jours bons

et des jours mauvais. Je veux vous narrer, — c'est là mon seul but, — le grand danger qu'il courut, dans le comté de Bellechasse, en un temps où il savait encore charmer ses électeurs inconstants.

—C'était en 1886, au mois de juillet, me racontait-il un jour ; je remontais, en voiture, la côte de Saint-Magloire. La chaleur était intense, on se serait cru dans les terras calientes du Mexique ! Barnabé tirait, soufflait et suait...

—Qu'est-ce que Barnabé ? interrompis-je.

—C'est le cheval de Grand-Pit.

—Qu'est-ce Grand-Pit ?

—C'est mon cocher.

—Ah ! merci.

—Donc, Barnabé...

—Non, non, interrompis-je encore, tu en étais à Grand-Pit.

—Donc, Grand-Pit, mon cocher, — je ne veux plus le répéter, — fumait, baillait et sacrait ; et moi, moi qui te parle et qui désire ne plus être interrompu, je m'étais assoupi ou plutôt je dormais du sommeil le plus profond. Je rêvais même et je me rappelle mon rêve d'une manière très précise.

Dans ce rêve, je venais de repousser sans fléchir la prière du tzar de toutes les Russies, qui m'offrait le commandement de ses armées du Caucase, pour accepter, du fils de la lune, la plus majestueuse des queues de paon qui ait pris naissance en Chine et le plus merveilleux bouton de cristal qui ait été taillé à Pékin, avec le titre d'associé au trône impérial et de régénérateur de l'empire du Milieu, lorsque je fus brusquement arraché au sommeil par l'arrêt subit de ma voiture et le plus retentissant des jurons de Grand-Pit.

—Qu'est que c'est ? dis-je.

—C'est une perdrix, monsieur.

—Comment une perdrix ?

—Oui, monsieur, une perdrix, une vraie, avec tous ses petits.

—Je saisis Pétronille...

—Pétronille ! Qu'est-ce que Pétronille ? interrompis-je de nouveau.

—Pétronille, c'est ma canne. Je l'ai coupée dans les bois de Cigarreros del Pipas, alors qu'ils étaient infestés par les guérillas de Juarez. Elle remplace, pour moi, au Canada, pays hélas ! de toutes les mansuétudes, l'épée que j'ai usée au service de la France sous les murs de Puebla.

Je saisis donc Pétronille et me dressant de toute ma hauteur sur mon banc de quart — je veux dire, sur la banquette de ma voiture.

—Fixe ! criai-je à Grand-Pit, où est cette perdrix ?

—Ici, monsieur, regardez.

Et je vis une perdrix juchée sur une roche, les plumes hérissées, les ailes tombantes et jetant sur nous des regards fulgurants. Au tour d'elle, se pressaient douze à quinze perdreaux, qui laissaient errer sur Barnabé, Grand-Pit et moi cet œil, tout à la fois, innocent et curieux de l'enfance.

Un gloussement, dont les inflexions me parurent terribles se fit entendre tout à coup, et chacun des petits sauta en bas de la roche, se saisit d'une large feuille, s'en couvrit comme d'un bouclier et disparut à nos yeux. Soudain, la perdrix se précipita sur nous avec la rapidité de l'éclair lancé d'une main sûre et du premier coup de bec entama profondément le cercle de fer qui entourait l'une des roues de mon quadrigue.

—Oh ! oh ! exclamai-je, tout ahuri !

—Tais-toi, incrédule explorateur des régions subpolaires, tais-toi, et surtout écoute :

Je brandis Pétronille et j'allais répondre à cette agression par un coup de tête *di primo cartello*, dont l'amiral Coupevent-des-Bois, mon ami, me livra le secret dans les parages

de Vera Cruz, lorsque la pensée des nombreux orphelins que j'allais faire vint arrêter mon bras et verser l'eau bienfaisante de la pitié sur ma trop juste irritation.

J'étais résolu à subir toutes les atteintes, à supporter toutes les avanies. Je comprenais si bien cette mère, et c'est comme elle que j'eusse agi, si Dieu m'avait donné une postérité. Malgré moi ma pensée, évoquant les siècles passés, se reportait sur tous les grands dévouements dont l'histoire nous a conservé le souvenir. Je songeais que, moi aussi, j'aurais égalé les Curtius, les Zopyre et les Pélicans, si les circonstances l'eussent exigé ; je savais que je pouvais souffrir tous les martyres sans faiblesse, affronter tous les dangers sans tressaillir, et je fixais sur la perdrix un regard d'une implacable sérénité où se mélangeaient quelques effluves admiratifs.

Cependant, la perdrix renouvelait ses attaques, et grand Pit, plus inquiet, peut-être encore, pour sa voiture, que pour Barnabé et pour moi, avait levé sur notre agresseur son fouet aux enroulements serpentesques. Le long reptile de cuir, que suivait une mèche inflexible, sifflait, en traçant au-dessus de ma tête des replis tortueux, lorsque je compris l'intention de mon cocher.

—Arrête, malheureux ! m'écriai-je : C'est une mère qui défend sa famille !

—Hélas ! il était trop tard : la mèche cruelle enveloppait déjà le cou de la mère infortunée.

Sa mort fut instantanée.

—Et que devint le cadavre de cette victime de l'amour maternel ? demandai-je.

—Je le mangeai, à Saint-Magloire.

—Oh !!!

—*Sic transit gloria perdrix*, murmura-t-il en souriant. Elle était exquise !

*J. de Puyalou*

### FIANÇAILES PRINCIÈRES

(Voir gravures)

Le 30 novembre dernier ont été célébrées, à Bruxelles, au palais du comte de Flandre, frère du roi des Belges, les fiançailles de la princesse Henriette, de Belgique, avec le prince Emmanuel d'Orléans, fils du duc d'Alençon. Le mariage sera célébré, au palais de la Place-Royale, le 20 février prochain.

La princesse Henriette, qui vient d'avoir vingt-cinq ans, est la sœur du prince Albert, l'héritier du trône de Belgique. Très gracieuse et très distinguée, elle possède de hautes qualités de cœur et d'esprit.

Le prince Emmanuel d'Orléans-d'Alençon est le cousin germain de sa fiancée, qui est la petite-fille de la reine Louise-Marie, sœur du duc de Nemours. Le jeune prince est donc le petit-fils du duc de Nemours, à qui fut offerte la couronne de Belgique après la révolution belge de 1830.

Après son mariage, le prince Emmanuel donnera sa démission du grade qu'il occupe dans l'armée autrichienne. Il relèvera le titre de duc de Vendôme, et séjournera avec sa jeune femme tantôt à Bruxelles, tantôt à Paris.

Les portraits des jeunes fiancés, que nous publions aujourd'hui, sont les plus récents qui aient été faits. Ils datent de quelques semaines et sont absolument ressemblants.

Ouvrez vos âmes à la compassion, à la miséricorde, à la pitié, à l'amour. Aimez beaucoup et donnez hardiment, follement. — GRATRY.